

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Josée Yvon, kamikaze

Hugues Corriveau

Number 75, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38209ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (1994). Josée Yvon, kamikaze. *Lettres québécoises*, (75), 16–16.

L'avons-nous assez accueillie vivante ? Elle nous laisse, face aux interdits, une œuvre transgressive qui donne à aimer !

Gaëtan Dostie



Josée Yvon, kamikaze

Elle s'en est allée, celle dont les violences écrites tranchaient la poésie avec des lames ou des aiguilles.

TROUBLANTE DISPARITION DE CELLE QUI SAVAIT la douleur d'aller au bout d'elle-même, d'en dire sans concession les radicales transgressions, sans rien cacher, tout en crachant, tout en brisant les moindres conventions, parce qu'il le fallait, parce que là était pour elle sa propre poésie, confondue souvent avec la vie même, comme si l'exploration des territoires interdits allait ouvrir et le corps et le langage à l'ultime nécessité. J'étais à Paris quand j'ai appris la disparition de la poète. J'aurais tout aussi bien pu être ailleurs, mais le hasard a fait que c'est là que la mort s'est annoncée. Et j'aurais voulu relire, tout de suite, dans une espèce d'urgence insondable certains de ses livres, réentendre cette voix qui m'a toujours si profondément touché. Or, de ses livres, là-bas, je n'en avais pas ; je ne voyais devant moi qu'une tablette vide, elle aussi, où elle n'était pas, où elle n'était déjà plus. Ce manque des livres, de la parole aimée, des textes si souvent commentés m'a troublé comme un signe faste de ce qui là avait commencé de disparaître. Et juste avant que le silence qui engloutit si souvent les œuvres ne se couche sur tous ses brûlots — pour parer justement à ce gouffre lassant et effroyable qui oblitère si souvent le travail de toute une vie —, il m'a semblé pertinent d'en écrire encore quelques mots, d'ajouter un petit texte en passant pour dire l'importance pour moi de cette violence déchirée, écorchée, pour redire toute la force que me semblent contenir ses livres où la misère des femmes est sans relâche tatouée au papier d'imprimerie, où la réclusion, l'alcool, la drogue, le corps brisé, l'acharnement à trouver la rose, la fleur dans la moindre ruelle ne cessent d'être convoqués comme toutes les sanies ou les déjections, parce que le corps de langage se fait aussi entendre par là. *Otage* ou *Kamikaze* ou *Fille commando*, chaque figure insolente et extrême aura su donner aux lettres québécoises son visage radical d'une modernité tout américaine, dans un langage inouï au cœur duquel rien de la violence n'était ignoré, ni aucun mot tabou, ni le scalpel rouge du sang vif, ni les humeurs du corps sali, ni les lits problématiques où l'amour côtoie si souvent l'abjection. Mais la pertinence de Josée Yvon tiendra peut-être plus longtemps que le souffle passager de sa propre vie, va peut-être durer encore un peu parce qu'elle est révélatrice, sans aucun fard, tout empreinte de la seule vérité que toute œuvre digne de ce nom tend à rejoindre, c'est-à-dire l'insolence d'un style, d'une force intrinsèque qui la rend irremplaçable. Josée Yvon est morte aveugle, elle qui espérait l'été encore, qui ne pouvait plus lire qu'une heure par jour dans l'étonnement de tous ces livres dorénavant intouchables. Josée Yvon aura perdu la vue tant sa vie l'aura menée au bout d'elle-même, jusqu'à être privée aussi des mots imprimés, du lieu qui l'avait sollicitée encore et toujours. Josée Yvon aura couru les mille morts de

cette création absolue qu'elle aura voulu faire sienne, dans la déraison et au cœur de la provocation. Je rends hommage à cette vivacité toute belle de celle qui m'aura donné des joies immenses parce que ses textes me dérangent profondément, parce que je crois encore à cette œuvre bouleversante dans ce qu'elle ne s'est jamais reposée sur des données banales ou calmes ou faciles. Sa force est ailleurs, dans ce qu'elle aura su décaper des lieux de discours tranchés, mortels.

Hugues Corriveau

Auguste Viatte 1901-1993

AUGUSTE VIATTE, L'INFATIGABLE VOYAGEUR, franchissait le 21 novembre 1993 l'ultime frontière.

Décédé à Paris, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, le professeur Viatte, ainsi qu'on le nommait respectueusement, a été l'un des principaux découvreurs de la littérature québécoise en France, l'un des premiers artisans et, jusqu'à la fin, l'un des grands animateurs de la francophonie. Mis à part Virgile Rossel qui publia, en 1895, une *Histoire de la littérature française hors de France* et Charles ab der Halden qui, en 1904 et en 1907, signa, en France, les deux premiers ouvrages critiques entièrement consacrés à ce qu'on appelait alors la littérature canadienne-française, Auguste Viatte fut le premier universitaire européen à ouvrir, de façon méthodique et rigoureuse, le champ des études francophones.

Son maître-livre, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, publié conjointement en France et au Québec par les soins des Presses universitaires de France et des Presses de l'Université Laval en 1954, se verra enrichi en 1971 d'une *Anthologie littéraire de l'Amérique francophone* (ouvrage publié cette fois par le CELEF de l'Université de Sherbrooke). Si l'intérêt pour les littératures d'expression française paraît aujourd'hui une chose acquise, il n'en était pas de même au début des années cinquante. Le professeur Viatte frayait alors dans du neuf. Refaisant avec minutie et intelligence le parcours historique de la constitution des littératures québécoise, louisianaise, haïtienne, des Antilles françaises (Martinique et Guadeloupe) et de la Guyane française, il donna à l'étude systématique de ces corpus ses lettres de noblesse.

Auguste Viatte fut un infatigable voyageur et un découvreur de premier ordre à qui la littérature québécoise, en particulier, doit beaucoup. Aussi faut-il savoir gré à la direction de *Lettres québécoises* de venir briser l'étonnant silence qui, au Québec, a entouré le décès de ce grand pionnier, ce « passeur de frontières » comme l'écrivait si justement la romancière Andrée Chédid.

Pour la mémoire oublieuse, rappelons que, après avoir enseigné au Hunter College de New York (1925-1933), il devint titulaire de la chaire de littérature française à l'Université Laval de 1933 à 1949 aux côtés de M^{sr} Camille Roy, alors titulaire de la chaire de littérature canadienne-française. Auguste Viatte eut comme étudiants Luc Lacoursière et Anne Hébert, pour laquelle il conserva jusqu'à la fin de sa vie la plus vive admiration et la plus grande amitié.

Ainsi qu'il me le disait au cours des entretiens qu'il m'accorda à son domicile de la rue Cardinal-Lemoine en 1990 et en 1991, sa découverte de la littérature québécoise remontait à son arrivée à